

UNE CHASSE A L'OURS DANS LES KARPATHEs.

(*Express Européen*, mars 1884.)

Hoc erat in votis. — Un de mes désirs était de visiter la Transylvanie. Quel nom plein de promesses pour le touriste ! La contrée des forêts profondes, *Transylvania* ! Le pays des Sept burgs, *Siebenbürgen*, en allemand ! Je lui appliquais les beaux vers de Musset sur le Tyrol :

Salut, terre de glace, amante des nuages,
Terre d'hommes errants et de daims en voyages.
Ils sucent un sein dur, mère, tes nourrissons ;
Mais ils t'aiment ainsi, sous la neige bleuâtre
De leurs lacs vaporeux ; sous ce pâle soleil,
Qui respecte les bras de leurs femmes d'albâtre ;
Sous la ronce des champs qui mord leur pied vermeil.

Je m'étais trompé. La Transylvanie ne ressemble nullement au Tyrol. Le caractère alpestre et les grandes forêts ne se trouvent que dans les Karpathes. Le haut plateau qui forme le centre du pays est presque entièrement cultivé, malgré les nombreuses chaînes de collines qui l'entrecoupent. Mais, nulle part, on ne peut, mieux qu'ici, étudier la lutte des nationalités, et les problèmes complexes auxquels elle donne lieu. Quatre races très différentes vivent sur le même territoire, souvent côte à côte dans le même village, sans se mélanger et sans que les mariages mixtes amènent un commencement de fusion, après plus de mille ans de cohabitation. Ces quatre nationalités sont : les Magyars et les plus magyarisants d'entre eux, les Szeklers, d'origine touranienne, les Valaques, de sang latin, les Saxons de race germanique, et enfin les mystérieux Tsiganes, ces parias hindous errant en Europe. Cinq religions se

partagent les fidèles, et on rencontre fréquemment leurs édifices de culte dans la même localité : le catholicisme, l'unitarisme, le protestantisme, l'orthodoxie grecque orientale et le culte grec uni à Rome. Nulle part non plus, on ne peut mieux se rendre compte des résultats de ce que l'on appelle le Malthusianisme, que parmi les Saxons transylvains, noble race qui tend à disparaître.

Je puis enfin partir pour le pays de mes rêves. J'avais avec moi deux bons amis, Louis Borguet et le sénateur Reyntjens, qui était alors le compagnon habituel de mes voyages et dont la mort me laisse un vide que je ressens de plus en plus. Ce qui m'avait décidé, c'est que j'avais rencontré à Vienne le correspondant du *Daily News*, M. Boner, l'auteur d'un livre excellent sur la Transylvanie, un modèle achevé de ce genre d'ouvrages. Il était grand chasseur, mais de gibiers rares. Il chassait tour à tour le chamois dans la Haute-Bavière, l'auerhahn dans l'Engadine et l'ours dans les Karpathes. Il a aussi publié sur ses chasses un livre charmant. Il savait que je voyageais pour étudier la question des nationalités et l'économie rurale, mais il me recommanda de ne pas manquer de prendre part à une grande chasse, si l'occasion s'en présentait, et il me donna des lettres pour ses amis de là-bas.

Après quelques jours passés aux bains d'Hercule, à Méhadia, où l'on trouve réunis dans une vallée ravissante, qui rappelle celle de Carlsbad, les représentants des différentes races de l'Europe orientale, nous entrâmes en Transylvanie par Karanscebes et le col des Portes de Fer, passage très facile qui ne justifie nullement son nom terrible. Nous devions trouver au pied de la passe, dans la petite ville de Hatzeg, un ami de Boner, un célèbre chasseur d'ours, qui avait choisi pour théâtre de ses exploits cette partie des Karpathes qui s'étend entre le Vulkan-Pass et la frontière autrichienne. C'est une région encore moins connue et plus sauvage que celle des monts Tatras. Elle est couverte de forêts vierges, que la hache respecte, parce qu'il n'y a pas de routes pour transporter les bois. Nous trouvâmes chez notre Nemrod des peaux d'ours splendides, des ours empaillés, des pattes d'ours conservées pour leurs dimensions exceptionnelles, et tout un arsenal d'armes perfectionnées ; mais, il n'y avait rien à faire pour le moment. Les fauves avaient émigré sur le versant roumain.

Nous visitâmes successivement Hermannstadt et son université allemande, le vieux château de Huniadi, les mines d'or d'Abrud-

Bania, les merveilleuses mines de sel de Maros-Ujvar, Klausenburg et sesunitariens, Schassburg, ce centre curieux de l'ancienne civilisation saxonne, les bains d'Elo-Patak, rendez-vous préféré de l'aristocratie roumaine, et nous arrivâmes enfin à Kronstadt, où sévissait en ce moment la lutte entre les trois principales nationalités, les Allemands, les Magyars et les Valaques. L'un de ceux-ci, également un ami de Boner, nous apprit, à notre grande satisfaction, qu'un ours était signalé du côté de Tœrzburg et qu'une chasse s'organisait. Il nous invita à y prendre part. Nous devions nous trouver le lendemain soir au hameau de Tohány, au pied d'un des plus hauts sommets de cette partie des Karpathes, le Kœnigstein. Nous visitâmes, en passant, le village de Rosenau. Rien de plus curieux que de trouver ici, à l'extrémité de l'Europe orientale, des maisons exactement semblables à celles des anciennes bourgades de la Thuringe. C'est la civilisation allemande d'autrefois, conservée à l'abri des frottements et des influences de la civilisation moderne. Sur un rocher se trouve un grand château fort du moyen âge, dominé par une haute tour crénelée. C'est là que se réfugiaient les habitants, avec leur bétail, quand les Turcs venaient faire leurs razzias. Dans beaucoup de villages, ce sont les églises elles-mêmes, qui sont environnées de murs et qui servaient de lieux de refuge. Que de combats, que de sang versé, que de misères, que de souffrances cela rappelle!

Le cocher qui conduisait notre léger attelage hongrois, était un Valaque; mais il parlait aussi l'allemand, car chacun ici doit savoir au moins la langue des trois races principales.

— Vous allez, nous dit-il, à la chasse à l'ours, demain. J'y vais aussi. Je connais ça; mais, en attendant, je vais vous montrer quelque chose qui vous donnera une leçon de prudence, et cela peut vous être utile à l'occasion.

Comme il faisait très chaud, il avait ôté sa veste brune soutachée. Il dégagea son buste de sa large chemise à la hongroise et nous montra son dos à nu. Il était tout labouré de profondes et affreuses cicatrices. Sous l'omoplate, à côté de l'épine dorsale, il y avait un creux d'une teinte rougeâtre.

— C'est sa majesté l'ours qui m'a arrangé ainsi, nous dit-il.

— Et comment? Racontez-nous l'aventure!

— Écoutez bien, messieurs, ce que je vais vous dire. Il ne faut jamais tirer l'ours, quand il vient sur vous. Si vous ne le tuez pas,

il ne vous manque pas, lui. Si, au contraire, vous le blessez après qu'il a passé, il n'en court que plus vite, et vous pouvez l'achever sans danger. Mais on ne fait pas toujours ce qu'on veut avec ces compères. Regardez cette grande montagne qui domine la plaine ! C'est le Butchech, le roi des Karpates. Il est encore plus élevé que le Kœnigstein, où vous chassez demain. En haut, il y a des pâturages où paissent des troupeaux ; en bas et surtout sur le versant roumain, de grandes forêts. C'est là que se tiennent les ours pour enlever les moutons. Les bergers vinrent nous dire, un jour, qu'un ours énorme leur dévorait à chaque instant l'une ou l'autre de leurs brebis. Nous partons pour l'abattre, un de mes amis et moi. Après quelques jours de recherche, nous avons la chance de le rencontrer sous bois, face à face. Nous ne pouvions l'attendre au passage ; il nous avait vu et se serait probablement dérobé. L'ours non blessé n'attaque pas l'homme. C'était dans un ravin étroit, avec des rochers et des arbres des deux côtés. La bête venait droit sur nous. Je consultai mon camarade du regard. « Il faut tirer, me dit-il, sinon il nous échappe. » Malgré le danger évident, nous tirons. J'avais bien visé ; la balle le frappa au-dessus de l'œil, mais elle glissa sur son crâne épais. La balle de mon ami l'avait touché dans la poitrine, sans cependant le tuer. L'ours poussa un grognement formidable, et se rua sur nous. On dit qu'il faut faire le mort. J'essayai. Je me laissai tomber la face contre terre. La bête m'étreignit. De ses griffes puissantes elle me laboura le dos ; puis se coucha sur moi et lécha le sang qui coulait des blessures. Je sentais le souffle du monstre dans la nuque. Je n'étais pas à la noce. Je crois bien que la brute m'eût achevé. Heureusement, mon camarade s'était caché derrière les arbres et avait rechargé son fusil. Comme il n'était pas à dix pas, il put viser avec soin.

» Il lui planta une balle dans l'oreille et la bête tomba sur moi, foudroyée. Son poids m'étouffa. Je m'évanouis. Il fallut du temps pour me guérir. Maintenant encore, l'hiver, j'ai froid en dedans ; cela entre par le dos. Je n'ai plus de chair sur mes côtes. Avez-vous déjà chassé l'ours, messieurs ? Non, car vous n'en avez pas chez vous, n'est-ce pas ? Alors allez au lièvre. Il y en a beaucoup dans nos campagnes. C'est meilleur à manger et ça ne vous mange pas. »

Nous arrivons le soir à Tohany. C'est un petit hameau au pied des Karpates, habité par des Valaques. Pas d'auberge. On nous loge chez le pope.

Il est superbe. C'est un bel exemplaire de cette race roumaine, où la beauté fière du sang romain est adoucie par la finesse et la douceur un peu efféminée de certains types slaves. De longs cheveux noirs et soyeux retombent sur son cou. Ses yeux profonds sont voilés de grands cils recourbés. Il a un nez grec et une bouche fine, ombragée d'une barbe très douce, terminée en pointe. C'est exactement le portrait du Christ, tel qu'on se le figure, et qu'aurait pu le peindre Munkaczy, dans son tableau *Jésus au prétoire*. Le pope, perdu dans ces montagnes, ne parle pas l'allemand. La conversation se fait au moyen de quelques bribes de latin, ressemblant au roumain. Il nous comble d'attentions et sa femme nous fait un excellent souper. Dans la chambre de réception, le long des murs, comme en Orient, se trouve un banc très large recouvert d'un coussin continu.

Ce divan sert de lit pour les hôtes. Nous y dormons à merveille.

Le matin, de bonne heure, nous sommes prêts à partir. Il y a trois chasseurs : deux banquiers valaques de Kronstadt et un officier de cavalerie tyrolien, le baron Tinti, le frère de ce député qui défendait si énergiquement les privilèges du Tyrol au Parlement de Vienne.

Notre officier est le type achevé du chasseur des montagnes. Il porte le feutre orné d'une grande plume d'aigle, le veston gris bordé de vert, la large ceinture du Zillerthal, la culotte courte, laissant à nu un genou fin et musculeux, des jambières brodées de laine verte, et de gros souliers ferrés. Chacun des chasseurs a sa carabine et est suivi d'un porteur qui lui tient prêt un second fusil. On ne veut pas nous donner d'armes, de crainte que nous ne tirions trop tôt.

Bientôt nous entrons dans la forêt, où les traqueurs nous ont devancés. Nous montons d'abord une pente douce, sous les hêtres, puis une pente plus raide parmi les sapins. La solitude de ces immenses forêts vierges fait une impression profonde. Tout à coup le guide nous arrête. Il a aperçu sur le sol humide l'empreinte des pattes de l'ours. Elles sont énormes. Le talon est fortement accusé, et je comprends pourquoi les naturalistes l'appellent un plantigrade. A côté, on voit des traces plus légères et plus petites. Ce sont celles d'un ourson qui suit sa mère.

Les chasseurs sont ravis. « Cette fois, nous les tenons, disent-ils, et nous vous ferons hommage du petit. »

Nous continuons à monter jusqu'à l'entrée d'une gorge, resserrée comme une crevasse, entre des parois à pic. C'est par là que se précipitent du sommet du Kœnigstein les avalanches et les torrents à la fonte des neiges. D'un côté, ce ravin est coupé de distance en distance par trois de ces couloirs latéraux, très raides, que les alpinistes appellent des « cheminées ». Par ces couloirs remplis de pierres et de débris, on peut descendre jusqu'au fond de la gorge. Les trois chasseurs se postent, chacun avec son porteur et ses deux carabines, en face de l'une de ces « cheminées ».

Nous restons, Borguet et moi, au second poste. Reyntjens accompagne le baron Tinti au poste le plus élevé. Nous prenons position sur un rocher qui fait saillie hors de la paroi opposée, à une dizaine de mètres au-dessus du fond du ravin. Voici quel est le plan de campagne. Les traqueurs, qui ont cerné l'ours sur le flanc de la montagne, doivent le pousser lentement devant eux jusqu'au bord de la gorge. Comme il ne peut y descendre, pour s'échapper, que par les « cheminées », il s'engagera inévitablement dans l'une d'elles. Le chasseur attendra pour tirer que l'ours soit arrivé en face du poste et à même hauteur. S'il n'est que blessé, on pourra lui envoyer encore deux balles, avant qu'il arrive au fond du ravin et qu'il remonte jusqu'à nous. Mais il faudra le tirer de face, ce qui est toujours dangereux.

Chacun étant placé, nous attendons immobiles. Le moment est solennel. La gorge a un aspect peu rassurant. Elle est si étroite que le soleil n'y pénètre pas. C'est à peine si très haut, entre les parois verticales, on entrevoit une bande de ciel bleu où se dessine la dernière pointe du Kœnigstein, saupoudrée de blanc par la neige fraîche. Il fait un froid humide. On respire comme un air de cave. De temps en temps, de légères vapeurs descendent le ravin et nous enveloppent d'un brouillard glacé. Le sentiment de n'avoir aucune arme en nos mains est extrêmement désagréable.

Nous sommes sans défense. Si l'ours blessé arrive jusqu'à notre poste, l'un de nous peut y rester. Aucune retraite n'est possible. Derrière nous, s'élève, inexorablement à pic, un mur de rocher de mille pieds de hauteur. Que n'avions-nous, chacun, un de ces fusils à répétition, sans ressort, que fabrique maintenant, à Liège, M. Larsen, et avec lequel je l'ai vu tirer douze cartouches en moins de trente secondes ! La crevasse au fond de laquelle nous étions engagés, est décidément sinistre ; mais impossible de rien rêver de mieux disposé pour une traque à l'ours.

L'attente nous paraît longue. L'immobilité et le froid la rendent pénible. Tout à coup une pierre se détache du haut de la « cheminée » en face de nous; elle roule, bondit et vient s'abattre à nos pieds.

— Nous avons de la chance, nous dit notre chasseur à voix basse. C'est par notre couloir qu'il descendra. Mais ne bougez pas et ne parlez pas; sinon il s'arrêtera et retournera en arrière. Ils sont prudents, messieurs les ours. Si je le tue, je vous donne sa peau, que vous pourrez rapporter en Belgique.

— Quel mot de mauvais augure, répondis-je aussi tout bas. Rappelez-vous le proverbe !

— Non, non, cette fois nous le tenons. Voilà une seconde pierre qui roule et maintenant ce sont des cailloux qui tombent. Il est déjà engagé dans le couloir. Regardez bien; je le vois derrière les sapins qui bordent la « cheminée ». Seulement il descendra lentement à cause de l'ourson. Silence absolu ! J'ajuste ma carabine.

Il l'appuie, en effet, sur la branche basse d'un sapin, derrière lequel il s'efface... En ce moment, à notre droite, dans le haut du ravin que nous ne pouvions pas voir, un bruit de pierres remuées se fait entendre. Est-ce un autre ours qui descend de ce côté pour nous attaquer en flanc ? Mais non; Tinti l'aurait tiré au passage. Alors, qu'est-ce donc ?

C'est notre ami Reyntjens qui apparaît, marchant aussi rapidement que le lui permettent les pierres qui forment le fond de la gorge.

Quand il nous voit, il s'arrête et nous crie :

— Je gelais là-haut ! Je cours chercher ma couverture que j'ai laissée en bas. Tinti a tout fait pour me retenir, mais je serais mort de froid. Je tiens à ma peau plus encore qu'à celle de l'ours.

Notre chasseur lui fait des gestes désespérés :

— Pour l'amour du ciel, dites à votre ami qu'il se taise.

Nous faisons comprendre d'un mot la situation à Reyntjens. Il s'arrête; mais trop tard : le mal est fait.

Une décharge de pierres plus forte que les précédentes roule en bas du couloir.

— Voyez, nous dit le chasseur, l'ours remonte. Il a entendu le bruit de nos voix. Il a l'instinct du danger. Il retournera rapidement en arrière et forcera l'enceinte des traqueurs.

Nous restons immobiles. Dix minutes se passent. Plus de bruit.

Enfin, les traqueurs apparaissent au haut du couloir et l'un d'eux descend jusqu'à nous. Il confirme ce qu'avait prévu notre chasseur. L'ours s'est échappé. Il n'y a plus moyen de le cerner; la journée est perdue. Nous sommes consternés. Nous avons fait manquer une chasse, si parfaitement combinée et dont l'heureuse issue semblait certaine. C'est désolant; car, même dans les Karpathes, on n'a pas tous les jours l'occasion d'abattre un ours.

En ce moment arrive Tinti. Il est au comble de la fureur. Lui, l'adroit chasseur qui avait abattu des chamois et des aigles, il aurait donné gros pour ajouter un ours à la liste de ses trophées. Et son beau costume mis en vain! Il reproche durement à notre ami d'avoir quitté son poste. Reyntjens réplique sur le même ton. Nous voyons le moment où un sang plus noble que celui du fauve allait couler. Mais le banquier valaque, qui est notre hôte, rappelle à Tinti les devoirs de l'hospitalité. L'officier *galantuomo* s'excuse de sa vivacité et nous tend la main.

La paix se fait en déjeunant près d'un grand feu, où les traqueurs brûlent des troncs entiers gisant à terre dans la forêt inexploitée. Ainsi finit — lamentablement — cette chasse, où l'ours avait été, en effet, « chassé », mais non tué.
